

60. Derrière les portes vertes

C'était une fille du Connecticut, née à Providence en 1952. Marilyn Chambers a été retrouvée morte dans son appartement le 12 avril 2009. Elle est la première porn-star du cinéma américain avec Linda Lovelace. Sa carrière a connu deux climax remarquables. En 1972 d'abord, lorsque les frères Mitchell la choisissent pour *Derrière la porte verte* (*Behind the Green Door*), chef-d'œuvre onirique bousculant les codes d'une industrie porno balbutiante et le racisme d'une Amérique ébranlée par les conflits raciaux. En pleine offensive de la blaxploitation, les Mitchell filment la comédienne avec un infatigable amant, l'acteur noir Johnny Keyes. Le tenace tabou du rapport interracial imposé jadis par le code Hays vole en éclats grâce aux pionniers du porno qui ont la roublardise commerciale de choisir cette jeune inconnue dont le visage angélique et souriant s'étalait alors sur les emballages et les affiches d'une marque de savon pour bébé. Elle tenait un nourrisson dans les bras et le slogan annonçait fièrement : 99,44 % de pureté. Dans le film, kidnappée et entraînée sur la scène d'un sex-club mystérieux peuplé de voyeurs, Marilyn Chambers abandonnait soudain son rêve hollywoodien, son désir de maternité et sa superficialité de cover-girl pour se projeter au centre d'une cérémonie des sens. Sa jouissance affola les promoteurs d'une maternité savonneuse qui remplacèrent son effigie désormais ironique par celui d'un autre modèle. Marilyn Chambers n'était plus la mère qui enfante mais une femme dont le visage apaisé servait d'offrande virile, dans un final de gros plans spermatiques filmés au ralenti, colorisés et solarisés ; une explosion tendant à l'abstraction, le triomphe des pulsions contre le devoir maternel, l'imaginaire contre l'ordre.

En 1976, dans la clinique cronenbergienne de *Rage* (*Rabid*), Marilyn se réveille, accidentée de la route sur laquelle sont

expérimentées de nouvelles greffes de peau. Avec un orifice supplémentaire sous son aisselle, muni d'un dard rétractable par lequel elle aspire le sang de ses victimes, elle contamine Montréal. Deux références clés du cinéma des années 1970 qui nous rappellent à quel point film d'horreur et porno sont parfois les lieux d'un imaginaire dérangeant. Ceux qui veulent toujours légiférer sur le sexe et la violence sont nos ennemis. Restons vigilants, car dans un avenir proche, plus terrifiant encore que le Montréal de Cronenberg, cadenassant toutes les portes vertes de l'inconscient, nos villes expurgées ne seront plus tapissées que par les portraits indécents de jeunes mères brandissant leur bébé comme l'expression ultime du bonheur.

Émission du 2 mai 2009.

61. Les rhododendrons sont en deuil

Michel Audiard affirmait que Sim était « le fruit des amours d'un étourneau et d'une pointe Bic ». Singulier accouplement qui explique le physique extravagant de l'acteur. Son improbable élasticité faciale, digne de Popeye, lui vaut d'ailleurs de remporter, au sortir de la guerre, un concours de grimaces. Le voici donc lancé, saltimbanque errant sur des chemins de galère pendant plus de vingt ans, guérissant une timidité malade à coups de sketches et de chansons délicieusement idiotes. De galas en kermesses, il invente des spectacles de bruitages et imite la Callas, tant sa voix a la même flexibilité que sa peau. L'auteur de l'immortel « J'aime pas les rhododendrons » peaufine un personnage déjà lunaire, à la dure école du cabaret, au milieu d'autres crève-misère comme Jacques Brel et Bernard Haller. L'époque est au strip-tease. Engagé au Crazy Horse

Saloon, l'humoriste maigrelet à la gueule chiffonnée y déclenche quelques fous rires entre les déshabillages de Dodo de Hambourg et Diamond Baby.

Paméla est de loin sa strip-girl préférée.
De la bouche de Sim, la miss veut un service.
Il suçote ses seins, tous les soirs, en coulisses,
Qui frémissent mouillés, se dressent turgescents.
Éminences charnues dardées par son amant,
Les mamelons défient le public subjugué.

Jean Nohain l'engage dans son émission de variétés télévisuelle, *36 Chandelles*. Mais la popularité médiatique, qui culminera des années plus tard avec *Les Grosses Têtes*, au rire épais, impose un consensus dans lequel le comique de Sim, souvent absurde, gentiment féroce, se police. Il a la même furie dévastatrice qu'un Darry Cowl, entre inventivité burlesque et navrance assumée. Ce sont ses trop rares incursions au cinéma qui nous le restituent le mieux. Oublions le Fellini raté et l'inclassable *Roi des bricoleurs* de Mocky, oublions même les deux Audiard pour nous attarder sur le grand cinéma comique français désolant des années 1970. Sim, en roue libre, y est toujours grandiose, qu'il soit un chef de service névrosé martyrisant Francis Blanche dans *La Grande Maffia...*, ou encore, avec Dufilho dans *La Brigade en folie* du même Philippe Clair, un inspecteur du fisc pourchassant des fraudeurs jusqu'en Suisse à coups de jeux de mots calamiteux et de gags éculés. *La Grande Nouba*, *Sacrés Gendarmes* et *Touch' pas à mon biniou* consternent aussi par de beaux dérapages. Mais *Drôles de zèbres*, unique réalisation de Guy Lux, est le sommet du n'importe quoi filmique. Sim s'y épanouit dans l'hystérie en composant avec Alice Sapritch un couple infernal de méchants décidés à semer la zizanie dans un hôtel

d'Évian. Jamais ville d'eau ne fut alors autant sous influence éthylique ou psychotrope. Il y est question d'un souterrain débouchant sur les coffres-forts suisses de l'émir du Chokoweit et d'un sérum qui décuple la vigueur des chevaux. Dans ce délire accablant mais frénétique, Sim se travestit bien sûr en baronne de la Tronche en Biais, se balance à une liane et croise Coluche, Patrick Topaloff, Michel Leeb, Claude François et les Clodettes, Léon Zitrone, un nonce apostolique et un singe qui parle. Ce n'est pas un épisode convenu de *Louis la Brocante*, mais ce film qu'il fallait programmer en son hommage.

Elle est chouette, ma gueule! de Sim. Flammarion, Paris, 1983.

Émission du 12 septembre 2009.

62. Superman flagellé

Avec Jerry Siegel, Joe Shuster fut l'un des créateurs de Superman, publié dès 1938. La décennie suivante, les auteurs, floués par un contrat médiocre, engagent un long procès contre DC Comics, qu'ils perdront. Ils sont dès lors blacklistés dans l'édition. De plus, l'Amérique puritaine part en croisade contre les comics. La concurrence de la télévision et l'émergence d'un style graphique plus moderne avec Frazetta et Kirby relèguent Shuster aux oubliettes. Dans ce contexte déprimant, le dessinateur accepte tous les travaux alimentaires. Craig Yoe, déjà auteur d'un livre sur les bandes érotiques de dessinateurs comme Chuck Jones, Carl Barks et Steve Ditko, nous dévoile dans *Secret Identity* la face cachée de Joe Shuster : une collection de seize petits romans d'un goût

spécial, *Nights of Horror*, publiés en 1954 et vendus sous les comptoirs de Times Square. C'est un univers noir où les vertus défendues par Superman sont remplacées par toutes les nuances du sadomasochisme. *Le Livre de la torture*, *La Formule du diable*, *Les Marchands de chair*, *Violée*, *La mariée portait du cuir*, *Camp d'esclaves*, *L'Épreuve du péché* sont les titres empoignants de ces histoires.* Un peu de nudité, et surtout un fétichisme des sous-vêtements, contemporain du monde créé par Irving Klaw. Le saphisme alimente des rapports SM. Les hommes aussi bien que les femmes se tordent sous le fouet des adversaires. Dans une fosse, un crocodile de serial, la gueule ouverte, salive sur une femme suspendue par les pieds et les bras. Les dessins sont anonymes mais on identifie bien l'élégance de Shuster, son habileté à glamouriser le corps des femmes. Les visages des personnages nous sont même familiers. Jimmy Olsen, cul nu, est corrigé au paddle. Lois Lane, transpirant sur une table garnie de pointes, un poids de plusieurs kilos sur les reins, est frappée par Lex Luthor. Et Superman est désormais un esclave en caleçon, pieds et poings enchaînés à un pilier, flagellé par une très sexy soubrette. Berné par DC Comics, Shuster s'était-il ainsi vengé en jetant ses héros dans les affres de *Nights of Horror*? La série fut même une pièce à conviction dans le procès d'un gang de délinquants juifs néonazis de Brooklyn, responsable de meurtres et de tortures, puisque son leader confessa y trouver son inspiration criminelle. Jamais jusqu'à aujourd'hui l'identité de l'illustrateur n'avait été révélée. Shuster est mort en 1992 sans en avoir rien dit. Les sulfureux mais naïfs *Nights of Horror* sont pourtant une nouvelle preuve de son immense talent.

* *Book of Torture*, *Devil's Formula*, *The Flesh Merchants*, *Abducted*, *The Bride Wore Leather*, *Slave Camp*, *Ordeal of Sin*.

Secret Identity, the Fetish Art of Superman's Co-Creator Joe Shuster, de Craig Yoe, introduction de Stan Lee. Abrams ComicArts, New York, 2009.

Émission du 26 décembre 2009.

63. Pornographie néokantienne

Au même titre que les comédies musicales, les films porno des années 1970 sont des œuvres d'évasion, créant un monde utopique de la performance sexuelle, en opposition au monde réel. Marilyn Chambers, enlevée, conduite masquée dans le cabaret de *Derrière la porte verte*, est préparée pour une cérémonie des sens qui la fait accéder à un plaisir absolu et unique, devant des spectateurs en tenue de soirée. Ce plaisir véritable est une Idée philosophique, supérieure aux plaisirs banals de la vie. Le rapt de Gloria équivaut au sortir de la caverne. Son viol ritualisé correspond à la rude maïeutique socratique. Le dédoublement de la caverne platonicienne trouve son illustration dans l'opposition entre la scène et la salle. Dans le dénouement, fondamentalement pictural, le sperme giclant au ralenti sur le visage de Marilyn évoque le geste Pollock sur une toile vierge. Voici les éléments d'une brillante analyse filmique d'un classique du hard américain par Julien Servois, spécialiste du néokantisme. On peut la découvrir dans son petit livre, simplement intitulé *Le Cinéma pornographique* et publié par la Librairie philosophique J. Vrin, comme on pourra lire ses avis sur Radley Metzger, John Stagliano, Andrew Blake ou Maria Beatty... Enfin un auteur qui affirme la richesse et les différences du genre porno en connaissance de cause. *La stratégie pornophobe*, dénonce-t-il, *consiste, comme toujours, à faire abstraction*

de ces différences puis à hypostasier cette abstraction pour la juger de l'extérieur. À cette malhonnêteté, il oppose des faits, des critiques, des noms de cinéastes... et rejette le critère moraliste condamnant le gonzo comme n'étant qu'une escalade des pratiques dites extrêmes. L'important, dit-il, n'est pas qu'il y ait de la pisse ou non mais de savoir comment elle est filmée et pourquoi. On ne saurait mieux s'exprimer. Les pornophobes actuels devront désormais tenir compte de Julien Servois. Une voix discordante, une écriture précise et parfois ironique, une rigueur intellectuelle irréprochable. Nos félicitations à la vénérable maison Vrin.

Le Cinéma pornographique, un genre dans tous ses états, de Julien Servois. Librairie philosophique J. Vrin, Paris, coll. « Philosophie et Cinéma », 2009.

*Émission de 2009.**

* Date non retrouvée. La chronique a-t-elle même été diffusée?